ACADÉMIE DE MONTPELLIER N° 33

FACULTE DE MEDECINE

DU SYMBOLISME EN MEDECINE

JUSQU'AU XVI^ME SIÈCLE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 4 Avril 1914

PAR

Louis TOURNIER

Né à Toulon (Var), le 4 août 1890

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE MARSEILLE

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examinateurs de la thèse

BOSC, Professeur, *Président.*
RAUZIER, Professeur.
MASSABUAU, Agrégé.
ETIENNE, Agrégé.

Assesseurs.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1914

DU

SYMBOLISME EN MÉDECINE

JUSQU'AU XVI^ME SIÈCLE

ACADÉMIE DE MONTPELLIER N° 33

FACULTÉ DE MÉDECINE

DU SYMBOLISME EN MÉDECINE JUSQU'AU XVI^ME SIÈCLE

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 4 Avril 1914

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

PAR

Louis TOURNIER

Né à Toulon (Var), le 4 août 1890

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE MARSEILLE

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Examinateurs de la thèse

BOSC, Professeur, *Président.*
RAUZIER, Professeur.
MASSABUAU, Agrégé. } *Assesseurs.*
ETIENNE, Agrégé.

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1914

PERSONNEL DE LA FACULTE

Administration

MM. MAIRET (✲)..... DOYEN.
SARDA..... ASSESSEUR.
IZARD..... SECRÉTAIRE

Professeurs

Pathologie et thérapeutique générales.....	MM. GRASSET (O ✲).
Clinique chirurgicale.....	TEDENAT (✲).
Clinique médicale	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerveuses.....	MAIRET (✲).
Physique médicale.....	IMBERT.
Botanique et histoire naturelle médicales..	GRANEL.
Clinique chirurgicale.....	FORGUE (✲)
Clinique ophtalmologique.....	TRUC (O ✲).
Chimie médicale.....	VILLE.
Physiologie.....	HEDON.
Histologie.....	VIALLETON.
Pathologie interne.....	DUCAMP.
Anatomie.....	GILIS (✲).
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	ESTOR.
Microbiologie.....	RODET.
Médecine légale et toxicologie.....	SARDA.
Clinique des maladies des enfants.....	BAUMEL (✲).
Anatomie pathologique.....	BOSC.
Hygiène.....	BERTIN-SANS (H)
Clinique médicale.....	RAUZIER (✲).
Clinique obstétricale.....	VALLOIS.
Thérapeutique et matière médicale.....	VIRES.

Professeurs adjoints : MM. DE ROUVILLE, PUECH, MOURET.

Doyen honoraire : M. VIALLETON.

Professeurs honoraires : MM. E. BERTIN-SANS (✲), HAMELIN (✲),

Secrétaire honoraire : M. GOT.

Chargés de Cours complémentaires

Clinique gynécologique.....	MM. DE ROUVILLE, prof.-adj.
Accouchements.....	PUECH, profes.-adjoint.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	MOURET, profes.-adj.
Pathologie externe.....	LAPEYRE, agr. l. (ch. de c.)
Clinique des maladies des voies urinaires...	JEANBRAU, a. l. (ch. de c.)
Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées...	VEDEL, agr. l. (ch. de c.)
Médecine opératoire.....	SOUBEYRAN, a.l. (ch. de c.)
Clinique annexe des maladies des vieillards.	EUZIERE, agrégé.
Accouchements.....	P. DELMAS, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. GALAVIELLE.	MM. CABANNES.	MM. RIMBAUD.
GRYNFELTT.	DERRIEN.	ROGER.
LAGRIFFOUL.	P. DELMAS.	ETIENNE.
LEENHARDT.	MASSABUAU.	LISBONNE.
GAUSSEL.	EUZIERE.	MARQUÈS, ch. des F.
RICHE.	J. DELMAS.	

Examinateurs de la thèse ;

MM. BOSC, professeur, *président.*	MM. MASSABUAU, *agrégé.*
RAUZIER, professeur.	ETIENNE, *agrégé.*

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur et qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE

DE MON PÈRE ET DE MON FRÈRE

A MA MÈRE ET A MA GRAND-MÈRE

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES CAMARADES

DE L'INTERNAT DE MARSEILLE

A MONSIEUR LE DOCTEUR LAGET

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MARSEILLE

A MES MAITRES

DES HOPITAUX ET DE L'ÉCOLE DE MARSEILLE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR BOSC

PROFESSEUR D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE

DU

SYMBOLISME EN MÉDECINE

JUSQU'AU XVI^ME SIÈCLE

INTRODUCTION

La lecture de *La Cathédrale* nous a inspiré l'idée de faire pour la médecine — mais d'une façon infiniment plus modeste — ce que Huysmans avait fait pour l'architecture et la sculpture médiévales. Il nous a semblé intéressant de rechercher quelle a pu être sur les idées médicales l'influence du nombre, du temps, des analogies de forme, de la couleur, des songes, etc., d'établir, en un mot, l'existence du symbolisme en médecine. Nous nous sommes, dans cette étude, arrêté au XVI^e siècle parce que c'est l'époque où commence, avec Bacon et Descartes, une nouvelle période dans l'histoire des sciences : le savant qui, jusqu'alors, partait d'une théorie *a priori* pour interpréter les faits d'expérience, allait maintenant partir de l'expérience seule pour établir les théories.

Nous n'avons pas parlé du rôle des saints et des démons,

des amulettes, des incantations, des pierres précieuses, de l'alchimie. Quelques médecins évidemment (Gordonius, Erastus, Wecker, A. Paré entr'autres), ont cru à leur influence ; mais la plupart restèrent fidèles aux pures doctrines hippocratiques et galéniques et regardèrent toutes ces innovations comme superstitieuses. D'ailleurs, le partage eût été trop difficile à faire entre ce qui était médical — en apparence au moins — et ce qui était uniquement croyances populaires ou souvenirs de la *Légende Dorée*.

CHAPITRE PREMIER

DU NOMBRE ET DES JOURS CRITIQUES

Les Grecs (1), suivant en cela les Egyptiens, eurent, au début, les prêtres comme seuls médecins. Pendant longtemps l'art de guérir s'enferma dans les temples, se communiqua seulement à quelques familles d'initiés et se lia par sa position même à une série d'idées et de pratiques plus ou moins superstitieuses; ce n'est que par la suite que la médecine devint accessible à tous; les philosophes, qui faisaient profession d'expliquer tous les phénomènes naturels, étudièrent alors les maladies et introduisirent en médecine les systèmes variés qu'ils s'étaient faits sur l'existence des choses.

Parmi ces philosophes, Pythagore fut un des plus remarquables et des plus influents. Il croyait à l'existence d'une harmonie numérale et accordait aux nombres en eux-mêmes un pouvoir considérable. Pour lui (2), les nombres avaient chacun leur dignité, les uns étant beaucoup plus parfaits que les autres. Les nombres impairs sont plus considérables et ont plus de force que les nombres pairs; les premiers représentent le mâle, les derniers, la femelle; mais le nombre sept est le plus parfait.

AVIS. — Pour ne pas alourdir le texte nous avons préféré réunir à la fin (page 33) *les notes et références.*

Hippocrate a fait état de ces théories, et a consacré le traité de « La Semaine » à montrer l'excellence du nombre sept: « Telle est, dit-il, la constitution du monde et des » parties qui y sont contenues que toute chose est réglée » par le nombre sept... Le nombre sept prédomine dans » la nature, règle le cours des astres et les phases de la » lune. Il y a sept vents et sept saisons (*seminatio, hiems,* » *plantatio, ver, estus, autumnus, parautumnus*), sept » âges de la vie humaine (*puerulus, puer adolescens, ju-* » *venis, vir, senior, senex*). Chaque homme se divise en » sept: tête, mains, viscères, appareil génito-urinaire, » intestins, jambes; la tête a sept fonctions: inspiration » du froid, exhalaison du chaud, vue, ouïe, olfaction, dé- » glutition, goût; il y a sept éléments du corps: le chaud, » le froid, les humeurs, le sang, la bile, les choses salées. » Le mélange tempéré de tous ces éléments forme la » santé ».

Dioclès de Caryste, que les Grecs appelèrent le second Hippocrate, développe encore davantage cette théorie: « Après l'accouchement (3), dit-il, la *septième* heure fait » connoitre si l'enfant qui est venu au monde doit vivre, » ou s'il étoit déjà en quelque façon mort dans le ventre » de sa mère, en sorte qu'il ne lui reste qu'un peu de souf- » fle; car, en ce dernier cas, l'enfant ne peut suppor- » ter l'air plus de sept heures. Que s'il passe ce terme » c'est une marque qu'il vivra; à moins que quelque acci- » dent ne l'emporte, comme cela peut arriver à ceux qui » viennent le mieux. Pareillement au bout de *sept* jours » après la naissance on void tomber le superflu du nom- » bril; au bout de *deux fois sept* jours l'enfant apperçoit » la lumière, et enfin après *sept fois sept jours,* il remue » la prunelle et tourne le visage pour suivre les objects » qui se présentent à sa vüe. *Sept mois* étant accomplis il

» commence à avoir des dents; après *deux fois sept mois,* » il se tient assis sans crainte de tomber; après *trois fois* » *sept mois* il parle; et après *quatre fois sept mois* il est » assez fort pour marcher sûrement; après *cinq fois sept* » *mois* il a en aversion le lait de sa nourrice, sinon qu'on » ne le force en quelque manière à tetter plus long-temps. » Quand il a atteint les *sept ans,* les premières dents, qui » lui sont venues, font place à d'autres, qui poussent en » ce temps là, et qui sont plus propices pour mâcher de la » viande solide; la même année, l'enfant parle parfaite- » ment ou distinctement, d'où vient que l'on dit que les » sons des sept voyelles (α, ε, η, ι, ο, υ, ω), sont une inven- » tion de la nature. Après *deux fois sept ans,* on vient à » l'âge de la puberté et après *trois fois sept ans* la barbe » vient aux jeunes gens, et dès lors on ne croît plus en » longueur comme on ne croît plus en largeur, quand les » *quatre septenaires* sont achevez; le *cinquième septe-* » *naire* donne toutes les forces que l'on peut jamais avoir. » Pendant le *septième,* les forces commencent à diminuer » en quelque manière, mais cela n'est presque pas sensi- » ble; et il faut remarquer que quand on a atteint *sept* » *septenaires* d'années, alors on est à l'âge que l'on ap- » pelle parfait. Enfin quand la *dixaine* qui est aussi un » nombre des plus parfaits, se multiplie par le nombre » *sept,* ou que l'on atteint *dix fois sept ans,* les physi- » ciens croyent que ce sont là les limites de la vie, et que » les hommes qui passent ce terme sont exemts de tous » emplois, etc. ».

L'idée que les nombres pouvaient avoir par eux-mêmes une influence devait amener à la fameuse théorie des jours critiques. Depuis longtemps déjà les médecins avaient observé que les maladies ne suivaient pas un cours uniforme: à certains jours il y a exagération, à d'autres atténuation

de symptômes. Le premier, Hippocrate, voulut tirer de ce fait d'expérience un moyen de prédire l'issue des maladies et il se vante (4) d'avoir ainsi ouvert une voie féconde. Mais il eut le tort de croire que ces jours critiques apparaissaient à des dates absolument immuables, obéissant à une loi numérale fixe et, principalement, à celle du septenaire.

« Le médecin (5) ne laissera pas échapper à sa vigi-
» lance parmi les symptômes ceux qui doivent apparaître
» suivant le nombre pair ou impair; c'est surtout des
» jours impairs qu'on doit se défier; car ces jours sont
» décisifs dans un sens ou dans l'autre. »

« Le cas (6) est grave si la suppuration commence à sor-
» tir après l'expectoration bilieuse, la maladie étant au
» septième jour. Avec une pareille expectoration la mort
» est à craindre le quatorzième jour. »

« Le même (7) nombre de jours qui amène la guérison
» ou la mort des malades règle les crises des fièvres: les
» plus bénignes se terminent en 4 jours ou plus tôt; telle
» est la limite de leur première période. La deuxième pé-
» riode arrive au 7e jour; la troisième au 11e; la quatrième
» au 14e; la cinquième au 17e; la sixième au 20e. Ainsi ces
» périodes des maladies les plus aiguës vont de quatre en
» quatre jours, jusqu'au vingtième. »

« Le quatrième (8) jour est indicateur du septième, le
» huitième est le commencement d'une seconde semaine;
» il faut considérer le onzième jour: c'est le quatrième de
» la seconde semaine: derechef, il faut considérer le 17e,
» car, d'une part, c'est le quatrième à partir du quator-
» zième (14, 15, 16, 17), d'autre part, le septième à partir
» du onzième (11, 12, 13, 14, 15, 16, 17). »

« Ceux (9) qui sont pris du tétanos meurent en quatre
» jours: s'ils passent ce terme ils guérissent. »

Il y aurait encore de très nombreux exemples à citer établissant l'existence des jours critiques pour chaque maladie. Et ces jours critiques n'étaient pas un simple repère, c'étaient au contraire un élément très important du traitement et surtout du pronostic comme le prouvent les deux sentences suivantes prises parmi tant d'autres.

« La fièvre (1) si elle ne quitte pas le malade dans les » jours impairs est sujette à récidive. »

« Dans les fièvres (11) cessant hors des jours critiques, » il faut s'attendre à des récidives. »

Cette théorie des jours critiques eut une fortune singulière, et bien peu nombreux furent ceux qui en mirent en doute la valeur.

Celse (12), après une longue discussion, conclut: « Ce » qui trompa surtout les anciens médecins ce furent les » nombres pythagoriques alors très estimés. Mais ce ne » sont pas les jours que le médecin doit compter, ce sont » les accès de la maladie qu'il doit observer ». Asclépiade (13), sectateur de Démocrite et d'Epicure et ami de Cicéron, s'éleva avec force contre la théorie des jours critiques; Cœlius Aurelianus (14) et tous les méthodistes, le suivirent dans cette voie.

Mais vint Galien, ardent admirateur d'Hippocrate qui allait asseoir sur des bases nouvelles et définitives la théorie des jours critiques. Pour lui, ce n'est pas à l'influence des nombres qu'est due l'action des jours critiques, mais à celle de la lune (15). Le mois lunaire a 27 jours et 8 heures: en divisant ce temps en quatre on obtient 6 jours et 20 heures. C'est pour cela que le premier jour critique tombe le 7^{e} jour; le deuxième, le 14^{e} jour, ou mieux, le 13^{e} et 16 heures; le troisième est le 21^{e}, c'est-à-dire 20 jours et 12 heures. Enfin, le 27^{e} jour est le plus fort, car deux

causes très puissantes concourent : le mouvement de la lune et le mouvement des maladies.

Oribase accepte cette théorie et la complète même, en divisant (16) les mois en quatre saisons comme l'année, les jours en quatre saisons également, etc.

Au Moyen-Age, la théorie des jours critiques est acceptée avec une foi aveugle ainsi que le prouve la curieuse histoire que raconte Chomel. Saint Louis étant mort, un malade l'invoqua pour obtenir sa guérison et guérit, en effet. Lors du procès de canonisation, les médecins de Paris déclarèrent le miracle évident, non pas parce que le malade avait guéri, ce qui eût pu arriver par les forces de la nature, mais parce qu'il avait guéri un jour qui n'était pas un jour critique d'Hippocrate !

Au XVI^e^ siècle, Wecker (17) expose avec admiration la doctrine septenaire et ajoute : « Il y a une merveilleuse » expérience du septenaire, de ce que tout masle sep- » tiésme-né sans qu'il soit nay aucune femelle entre deux, » a la vertu de guarir les escrouelles ».

Fuchsius (18) pense que, contrairement à Hippocrate et Dioclès, on ne peut enfermer les divers âges de l'homme dans un nombre certain et précis d'années, mais bien les fixer approximativement car les uns sont adolescents à 14 ans, mais d'autres aussi, à 13 ou à 15 ; Christianus (19) est du même avis ; Gordonius (20), au contraire, décrit dans les mêmes termes que Dioclès les sept âges de la vie. Caprivaccius (21) adopte pour les jours critiques la théorie lunaire de Galien ainsi que Bertinus (22), qui divise les jours critiques en légitimes (c'est-à-dire qui jugent définitivement la maladie), et en illégitimes : cette théorie était pourtant déjà assez compliquée sans cela !

Roderic de Fonseca, dans son livre si curieux où il essaye de démontrer pour ainsi dire géométriquement cha-

cun des 403 aphorismes d'Hippocrate, s'efforce — d'une manière assez confuse, il est vrai — de prouver la nécessité des jours critiques : « La fièvre (23), si elle ne quitte » pas le malade les jours impairs, est sujette à récidive. » Cette conclusion, bien que l'expérience la prouve assez, » peut être établie de cette façon : les crises dans les jours » pairs ne proviennent pas de la nature ; donc, si la ma- » ladie guérit un de ces jours-là, elle récidive. L'*antécé-* » *dent* se prouve par ce fait que la nature repousse dans » les jours impairs et attire dans les jours pairs ; en effet, » les jours impairs reçoivent leur vertu du ciel, les pairs » de la maladie. Le *conséquent* se déduit ainsi : comme » cette crise a lieu, la nature étant contrainte de telle » sorte que le plus souvent, elle ne peut finir la maladie et » qu'il subsiste des restes..., après la crise arrivent habi- » tuellement des récidives, etc., etc. »

Ailleurs, Fonseca (24) expose que les crises arrivent toujours les jours impairs. Mais comme Hippocrate parle de crises au 4e, au 14e et au 20e jour, il donne la singulière explication suivante : 14 et 20 sont des jours impairs parce que ce sont des fins de semaines (semaine lunaire de Galien) quant à 4 c'est un nombre impair aussi, car c'est la moitié de 7 !

Valériola (25) adopte, bien entendu, la théorie des jours critiques ; mais, tout en s'excusant humblement d'émettre un avis contraire à celui de Galien, il rejette comme cause l'influence de la lune, et retombe dans le symbolisme le plus pur : « La cause des jours critiques est, non dans le » mouvement ou l'aspect des astres, mais dans la nature » même de la maladie, dans la *vis medicatrix naturae* et » enfin dans une espèce de sympathie obcure et cachée... » Il y a, en effet, comme le prouve Erastus (26), des sym- » pathies obscures et cachées entre les choses qui s'unis-

» sent entre elles par une convenance et une affinité admi-
» rables et d'où proviennent des effets merveilleux (dont
» la claire raison ne peut être donnée).

» Telle est, par exemple, l'attraction du fer par l'ai-
» mant, l'orientation perpétuelle de la boussole vers le
» nord. De même dans les mouvements critiques, il y a
» une certaine sympathie et attirance entre le nombre sept
» et le mouvement de la maladie. Le nombre sept a, en
» effet, une telle dignité et puissance que presque tout le
» monde lui est soumis: il y a sept ouvertures de la tête
» (2 yeux, 2 oreilles, 2 narines, la bouche); sept organes
» vitaux: langue, poumons, cœur, rate, foie, deux reins. Il
» y a sept planètes et sept phases de la lune (le croissant,
» la moitié, plus grand que la moitié, pleine, plus grand
» que la moitié, la moitié, le croissant). Qu'y a-t-il dès lors
» d'étonnant que si de si nombreuses, de si remarquables
» choses dans la nature sont régies par le nombre sept,
» qu'y a-t-il d'étonnant qu'il influence aussi les jours cri-
» tiques? »

CHAPITRE II

DU CORPS ET DE SES PARTIES
DE L'ANALOGIE ENTRE L'HOMME ET LES ANIMAUX

De son passage dans les temples égyptiens et grecs, la médecine garda des conceptions métaphysiques qui, développées et commentées, aboutirent au Moyen-Age à tout un système pharmaceutique. L'homme est considéré comme une réduction de la terre, et subit comme elle l'influence des astres; dans l'homme, chaque partie influe sur sa voisine; enfin, et c'est là le plus intéressant, les parties des animaux sont l'analogue de celles de l'homme et ont une action efficace sur elles.

L'idée — idée mère de l'alchimie et de la magie — que l'homme est un microcosme image réduite du macrocosme, se trouve dans Hippocrate: « La terre (1) stable et immo» bile ayant dans les pierres l'image des os intérieurs, » rappelle l'essence même de l'être: ce qui dans la terre » est chaud et humide, la moelle et le cerveau; les fleu» ves sont à l'imitation des veines et du sang que celles-ci » contiennent. Les étangs représentent la vessie et le rec» tum; la mer, les humeurs qui sont dans les viscères de » l'homme; l'air est le souffle même de l'homme, etc... ». Dès lors la terre a une action directe sur l'homme et suivant les régions où on habite, l'organisme se modifie: « Les » habitants (2) d'une contrée montagneuse, âpre et éle-

» vée... sont d'une stature élevée... et ont une disposition » farouche et brutale. Les habitants d'un pays enfoncé et » couvert de pâturages sont trapus et chargés de chair. » Généralement, en effet, vous trouverez qu'à la nature du » pays correspondent la forme du corps et les disposi- » tions de l'âme ».

L'homme subit comme la terre l'influence des saisons et des astres. Il y a dans l'homme, quatre humeurs comme il y a quatre saisons, et l'une d'elles prédomine suivant la saison de l'année : « La pituite (3) augmente chez » l'homme pendant l'hiver, car étant la plus froide de » toutes les humeurs, c'est celle qui est la plus conforme » à cette saison... Au printemps... le froid se relâche, les » pluies arrivent et le sang prévaut sous l'influence de » l'eau qui tombe et des journées qui s'échauffent : ce sont » les conditions de l'année qui sont le plus conformes à » sa nature, car le printemps est humide et chaud. En été, » prédomine la bile jaune ; en automne, la bile noire. »

Les astres, eux aussi, jouaient leur rôle et agissaient sur cette réduction du monde qu'était l'homme. Nous avons déjà vu l'influence que Galien attribuait à la lune au sujet des jours critiques, nous n'y reviendrons pas.

Hippocrate dit : « Les vicissitudes (4) les plus considé- » rables et les plus dangereuses sont les deux solstices » surtout celui d'été, et les deux équinoxes, surtout d'au- » tomne. Il faut aussi prendre garde au lever des constel- » lations, d'abord à celui de la Canicule, puis à celui » d'Arcturus et aussi au coucher des Pléiades : car c'est » surtout dans ces jours que les maladies se jugent ; les » unes sont mortelles, les autres cessent, et tout le reste » prend une autre forme et une autre constitution. »

Avicenne et Rhasès (5) croient que le quartier de la lune au moment de l'accouchement, influe sur le sexe de l'en-

fant futur. Arnauld de Villeneuve (6), dans sa *Praxis Medicinae*, fait tout un cours d'astrologie médicale.

Au XVI^e^ siècle, Ferrerius (7) commentant le passage précité d'Hippocrate, rappelle que Galien recommande de faire la thériaque au quatrième quartier de la lune et si les planètes sont favorables. D'ailleurs, d'après Galien (qui le tenait des Egyptiens), les positions de la lune, rapprochée ou éloignée des planètes favorables, permettent de prédire le sort des malades. A la même époque, Heurnius (7 *bis*), après une violente attaque contre les remèdes superstitieux, parle cependant gravement de l'influence de la lune sur les maladies.

L'homme ne subit pas seulement des influences extérieures et étrangères à sa nature: ses propres parties sont hiérarchisées et ont une action les unes sur les autres.

« La liqueur séminale provient, dit Hippocrate (8), de » toutes les parties du corps; saine, des parties saines; » mauvaise, des parties malades. Donc de parents chauves » naissent généralement des enfants chauves, de parents » aux yeux bleus, des enfants aux yeux bleus; de parents » louches des enfants louches et ainsi, du reste, pour les » autres variétés de formes. »

Et ailleurs (9): « Une femme enceinte, portant deux » jumeaux, si l'une des mamelles s'affaisse, avorte d'un » fœtus; si c'est la mamelle droite, d'un fœtus mâle, si » c'est la gauche, d'une femelle.

» Le fœtus mâle (10) est plutôt à droite, et le femelle à » gauche. » Ceci a été repris plus tard par Galien (11): « Le sang qui est attiré dans les vaisseaux spermatiques » du côté droit, fournit la matière dont se forment les mâ- » les, parce qu'il est immédiatement en travers de la veine » cave et de l'aorte, et qu'il est plus pur et plus chaud. » Celui du côté gauche venant de l'artère et de la veine

» qui vont aux reins et qui attirent l'humidité superflue » dont se fait l'urine sert à la génération des femelles » parce qu'il est plus aqueux et plus froid ».

Christianus (12) commentant Galien, prétend que: « si » le fœtus est un mâle, il se tient dans la partie droite » de l'utérus, et que, par sympathie, la mamelle droite est » plus turgescente, comme dit Galien (*De l'usage des parties,* lib. VI, cap. I et V). Bien plus Avicenne indique » que le pouls à droite est plus plein et plus fréquent qu'à » gauche. Il ajoute que la femme grosse d'un garçon » quand elle se lève, s'appuie plus souvent sur la cuisse » et le bras droits, que l'œil droit est plus agile que le » gauche, etc. ».

Galien reprit toutes ces diverses théories et les fondit en une seule; chez lui, le symbolisme, un peu grossier des anciens auteurs, s'affine et devient l'origine d'une théorie plus élevée, celles des causes finales. « L'animal (13) est » un petit univers, au dire des anciens instruits des mer- » veilles de la nature: il ne faut pas prendre cela à la » lettre, et chercher par exemple dans l'homme, le soleil; » mais il faut voir, que le créateur a mis autant d'har- » monie dans la création de l'homme que dans celle de » tout l'univers. »

Et tout le traité des *Parties du corps* n'est qu'un long exposé de la théorie des causes finales. Prenant chaque organe l'un après l'autre, il essaie de persuader qu'il ne pouvait être construit plus ingénieusement pour remplir ses fonctions. « La première (14) cause de tout ce qui se forme, comme dit Platon, est le but de sa fonction. » « En effet (15), c'est une intelligence qui règle et qui ordonne toutes choses et non des atomes unis entre eux par le hasard » « l'homme (16) est le plus sage des animaux..., » les mains sont des instruments qui conviennent à cet » être sage, car l'homme n'est pas le plus sage des ani-

» maux parce qu'il a des mains, comme le dit Anaxagore, » mais il a des mains parce qu'il est le plus sage, comme » le proclame Aristote, qui juge très judicieusement ».

Toutes ces théories ne restèrent pas uniquement des vues de l'esprit: elles reçurent, au contraire, une application pratique fort importante, le jour où, par une voie toute naturelle, on en vint à penser que les animaux ayant des parties analogues à celles de l'homme, ces parties devaient avoir la propriété de rendre la santé à leurs homologues humains.

Déjà Celse conseille l'emploi du poumon (17) de renard dans l'asthme, du foie (18) de pigeon frais et cru dans l'hépatite et du scorpion (19) écrasé dans du vin en cas de piqûre. Galien (20) prétend que l'on attire le venin d'une morsure de vipère en appliquant la tête de cet animal sur la plaie, et que la graisse de crocodile est bonne pour guérir ses morsures.

Mais ce sont les Arabes et leurs successeurs qui donnèrent toute son ampleur à cette théorie et la poussèrent à ses plus extrêmes limites.

Albucassis (21) croit que l'entretien et le rétablissement du bon fonctionnement d'un organe se fait par l'organe semblable, car chaque corps et chaque portion de corps a sa propriété spéciale. Le moine Lorta (22) met en vogue le système de la signature des plantes, en vertu duquel on admettait que Dieu avait mis dans les végétaux des signes indiquant la partie du corps dont ils assuraient la guérison: le myosotis qui enroule ses tiges en queues de scorpion était bon pour la piqûre de cet animal, le bouillon-blanc qui a vaguement la forme d'un poumon était utile pour les rhumes, et le sirop de gueules de loup (23), dans les angines, etc...

C'était revenir aux vieilles croyances, base des mytholo-

gies dans lesquelles « les dieux (24) donnent aux végétaux une physionomie en rapport avec leur propriétés mystérieuses ».

Paracelse (25) veut qu'on administre à chaque organe ce qui lui est anatomiquement semblable: le citron, qui a la forme d'un cœur, est bon pour les cardiaques; la grenade, aux grains en forme de dent, calme les douleurs de dents.

Erastus (26) enfin, résumant le tout, dit: « Comme ils (les anciens) croyaient que les choses semblables étaient favorables aux semblables, ils conclurent facilement de là que le foie convenait surtout au foie, les os aux os, les reins aux reins, etc...

C'est de là, et de l'idée aussi que dans les morsures d'animaux venimeux, Dieu avait mis le remède à côté du mal, que naquit toute une pharmacopée qui maintenant, paraît un peu étrange, et dont nous allons donner quelques exemples.

Dans l'épilepsie, on préconise la poudre de crâne humain. Guaynerius (27), Bertinus (28), Erastus (29), recommandent la poudre de crâne d'homme pour les hommes, de femme pour les femmes; Bruele (30) recommande, au contraire, la poudre de crâne d'homme pour les femmes et réciproquement. Caprivaccius (30 *bis*) conseille l'huile distillée de crâne.

Affections du cerveau: cervelle de poule ou d'autres oiseaux, Erastus (31).

Le fiel d'aigle qui a les yeux perçants est bon pour rendre les yeux perçants (Bertinus, 32).

Affections du poumon: dans l'athsme et la phtisie, le poumon de renard desséché, Erastus (31), Schwenkfelt (33), Myrepsius (34), Christianus (35), Bertinus (36), Ioubertus (37), Villanovanus (38), Pisonius (39), Pernumia (40), Marquandius (41).

Affections du cœur : l'os du cœur du cerf, Schwenkfelt, Bertinus (42), Fuchsius (43).

Comme galactogène : la mamelle de brebis (Schwenkfelt).

Dans les affections du foie : le foie de loup Erastus (31), Bertinus (44), Faventinus (45), Heurnius (46), Mercurialis (47), Alexandrinus (48), Pisonius (49), Pernumia (50).

le foie de lièvre, Bertinus (44) ;

le foie des oies, Wecker (51), Bertinus (44) ;

le foie de renard, Pernumia (52).

Dans les affections de la rate, la rate de cheval (Bertinus) (53).

Dans les douleurs d'estomac, l'estomac de poule ou de plongeon (Erastus) (54).

Dans les coliques, Amatus (55) préconise l'intestin de loup réduit en poussière, mis dans du vin généreux, et bu chaud. Ce remède lui permit de guérir un noble romain, souffrant de coliques horribles et que cinq ou six médecins n'avaient pu guérir : (*Brevi tempore opus suum remedium confecit, et ipse aeger sanus evasit*).

Jouissaient des mêmes propriétés, l'excrément de chien dissous en clystère, Erastus (56), l'excrément de loup, Christianus (57), Bertinus (58), Pernumia (59), de poule, Erastus (60), Bertinus (61), de vache, Bertinus (58).

Schwenkfelt tire des excréments, des purgatifs ; il les distingue même en *atténuantia* (excréments de souris et de vache) et *attrahentia* (excréments d'oie, de colombe, de poule, d'homme, de porc).

Dans les douleurs de reins, les reins d'animaux Erastus (60).

Comme diurétique, Caprivaccius (62) rappelle qu'Avicenne emploie l'urine en potion, bien que Galien déclare ce remède infect et abominable.

Comme aphrodisiaque, Schwenkfelt conseille les testi-

cules de coq, de cerf, de porc, de veau; Bertinus (63) les testicules de cerf; Pernumia (64) ceux de coq et de renard; Caprivaccius (65) ceux de chien; Pisonius (66) les testicules de coq et le grand tubercule des orchidées, dont la forme est si suggestive.

Contre les piqûres des scorpions et les morsures des vipères, un très grand secours, dit Erastus (67), est « ap- » porté par l'animal qui a mordu, si on l'écrase sur la » plaie; il y en a qui disent la même chose des guêpes et » autres semblables ».

La même opinion se retrouve dans Bertinus (68), Alexandrinus (69), Actuarius (70), Wecker (71); Gordonius (72, Mercurialis (73), qui emploient le scorpion écrasé, ou déposé vivant sur la plaie, mais de telle sorte qu'il ne puisse nuire, ou encore l'huile de scorpions.

Schwenkfelt et Caprivaccius (74) recommandent comme antidote à la morsure de vipère, de manger de la chair de vipère, et autant que possible de celle qui a mordu. A. Paré (75) rappelle que « Galien a dit aux liures de la » Thériaque à Pison que l'on attire le venin d'une mor- » sure de vipère, y appliquant une teste de vipère escra- » sée: autres y mettent la vipère entière bien pilée ».

Dans la morsure du chien enragé, dit A. Paré (76): « Le » poil du chien enragé appliqué dessus la playe tout seul, » a vertu d'attirer le venin par quelque similitude: ce » qu'on a plusieurs fois expérimenté. Aucuns autheurs » ont laissé par escrit que le dit poil du chien bruslé et » puluérisé, et donné à boire auec du vin preserue de la » rage ». Wecker (77) donne le même remède, et Alexandrinus (78) fait observer que l'action du poil du chien enragé, rappelle celle de la lance d'Achille ou de Pelléas qui guérissaient les blessures qu'elles faisaient.

Contre les vers intestinaux, il n'y a pas meilleur remède,

au dire de Wecker (79), que de faire sécher sur une tuile rouge de feu, des vers, et bailler la poudre aux enfants.

Même chose dans Fuchsius (80).

Enfin, par une espèce de jeu de mots, Fuchsius (81), Christianus (82), conseillent l'emploi des écrevisses de rivière (cancer fluviatilis), dans le traitement du cancer.

Tous ces remèdes étaient couramment employés, et dans leurs Traités de Pharmacie, Nicolaï, Musa, Sylvius, Wecker s'étendent longuement sur la façon de recueillir ou de se procurer les parties des animaux employées comme remède, leurs préparations, leur conservation et même leur falsification.

Ainsi, par une voie singulièrement détournée, par une voie mystique presque, les anciens thérapeutes avaient reconnu le rôle bienfaisant des organes des animaux et créé l'opothérapie avant la lettre.

CHAPITRE III

DE LA COULEUR ET DE L'ODEUR

Rabelais (1) essaie dans son *Gargantua,* de démontrer que les couleurs ont dans la vie une importance considérable, et que le blanc et le bleu, entre autre, sont favorables à la santé. Mais il se place à un point de vue tout théorique. Mercurialis (2), dans son *Traité de Pharmacie,* traite de la chose au point de vue pratique. Il trouve, malheureusement, qu'on n'a pas à attendre de grands renseignements de la couleur, car toutes les plantes sont vertes, et tous les sels sont blancs. Cependant, d'après Avicenne, le blanc, si l'objet est humide, est signe de froid; si l'objet est sec, de chaleur; le noir a la valeur contraire.

Quant aux odeurs (3), les odeurs bonnes et aromatiques indiquent nécessairement, d'après Avicenne, un pouvoir calorifique, et les mauvaises, un pouvoir réfrigérant.

CHAPITRE IV

DES SONGES

Au début de la médecine, le malade se rendait dans des temples pour y être soigné par les prêtres.

Ceux-ci (1) le soumettaient à quelques préliminaires religieux, l'obligeaient à des purifications et à des jeûnes préparatoires. Puis il entrait dans le temple et y passait la nuit: c'est ce que l'on appelait l'*incubation*. Pendant la nuit, le Dieu lui apparaissait et lui prescrivait les remèdes nécessaires. Le lendemain, le malade racontait son rêve et était traité en conséquence.

Nous n'avons pas trouvé grandes traces du rôle du songe en médecine. Il semble que le songe n'ait été étudié et suivi que dans un but prophétique et religieux.

Cependant Hippocrate a composé un *Traité des Songes:*
« Les signes (2), dit-il, qui se montrent, pendant le som-
» meil, seront trouvés posséder pour toute chose une
» grande valeur, pour celui qui saura en juger sainement.
» En effet, l'âme alors qu'elle sert le corps éveillé, se par-
» tage entre plusieurs occupations et n'est pas à elle-
» même... au lieu que, quand le corps se repose, l'âme par-
» courant les parties du corps, gouverne son propre do-
» maine et fait elle-même toutes les actions corporelles...
» Le corps dormant ne sent pas, mais l'âme éveillée a la
» connaissance, voit ce qui se voit, entend ce qui s'entend

» marche, touche... accomplissant pendant le sommeil tou-
» tes les opérations du corps et de l'âme ».

» Aussi quiconque en (des rêves) sait juger sainement
» connaît une grande partie de la science ». Parmi les songes ceux qui sont divins ont des interprètes spéciaux; les autres sont médicaux. Hippocrate ne s'occupe que des songes médicaux (mais il oublie de dire en quoi ils se différencient des autres). Il tire des conclusions pratiques des songes de ses malades, et marque d'après eux leur régime. Nous en donnerons un exemple entre plusieurs:

« Quand un corps céleste et pur paraît se poser sur
» vous, c'est l'indice de la santé, parce que c'est quelque
» chose de pur qui descend de l'éther en l'homme et que,
» de fait, l'âme le voit tel qu'il se présente. Mais si ce
» corps céleste est noir et impur, cela indique une maladie,
» non par plénitude ou déperdition, mais par quelque dif-
» férence extérieure... en ce cas, il convient d'user de cour-
» ses rapides, afin que la respiration devenant très forte
» ce qui est venu par différence soit expulsé; de plus, il
» faut suivre un régime mou et léger pendant quatre
» jours ».

Cette idée de l'influence des songes semble ensuite disparaître complètement de la médecine. Aucun médecin ne s'en occupe, sauf Galien qui en dit quelques mots rapides. Rabelais (3) semble également s'être inspiré des doctrines hippocratiques, quand il écrit: « Nostre âme lors que le
» corps dort et que la concoction est de tous endroictz par-
» achevée, rien plus n'y estant nécéssaire jusques au res-
» veil, s'esbat et reveoit sa patrie qui est le ciel. De là
» receoit participation insigne de sa prime et divine ori-
» gine et... contemple... Dieu... auquel tous temps sont pré-
» sents... et les (les choses qu'elle a vues) rapporte à son
» corps, et par les sens et organes d'icelluy les exposant
» aux amys, est dicte vaticinatrice et prophète ».

CONCLUSIONS

I. Les anciens ne basaient pas la médecine uniquement sur l'expérience, mais encore sur des conceptions *a priori*.

II. Dès lors rien d'étonnant que le symbolisme ait joué un certain rôle.

III. Il devait aboutir, avec Galien, à la théorie des causes finales.

IV. Au Moyen-Age, il amène à l'utilisation thérapeutique des parties d'animaux, premier essai d'opothérapie.

NOTES DU CHAPITRE I

(1) Littré, Hippocr. Introduction.
(2) Clerc, Hist. Méd. p. 92.
(3) Dioclès. — Nous reproduisons la traduction que donne Clerc. Hist. de Méd., p. 280.
(4) Hippocr. Pronostics.
(5) Hipp. Régime des malalies aiguës (appendice) § 9.
(6) Hipp. Jours critiques § 15.
(7) Ibid. § 20.
(8) Hipp. Aphorismes lib. II § 24.
(9) Ibid. lib. V § 6.
(10) Hipp. Aphorismes. cap. IV. § 61.
(11) Hipp. Pronostics. § 24.
(12) Celse, Opera. lib. III cap. IV.
(13) Clerc. Hist. Méd. p. 398.
(14) Ibid.
(15) Fonseca, Comment. lib. II § 24.
(16) Oribase, Opera lib. IX cap. 3.
(17) Wecker, Secrets p. 248.
(18) Fuchsius, Methodus p. 31.
(19) Christianus, Enrichidion p. 308.
(20) Gordonius, Opus lilium cap. VI p. 729.
(21) Caprivaccius, Methodus p. 1020.
(22) Bertinus, Medicina p. 397.
(23) Fonseca, Commentationes cap. V § 61.
(24) Ibid. cap. II § 24.
(25) Valleriola, Loci médic. lib. III cap. VII p. 423 et sqq.
(26) Erastus, De occult. pharmac. potestatibus.

NOTES DU CHAPITRE II

(1) Hippocr. De la semaine.
(2) Hippocr. Airs et Eaux § 24.
(3) Hippocr. De la nature de l'homme § 7.
(4) Hippocr. Airs et Eaux § 11.
(5) In Joubert, Erreurs populaires.
(6) Villanovani Praxis.
(7) Fenerius, Medendi methodus p. 103.
(7 *bis*) Heurnius, Praxis médic. lib. III cap. XXVIII.
(8) Hippocr. Airs et Eaux § 14.
(9) Hippocr. Aphorismes cap. V § 38.
(10) Ibid. cap. 5 § 48.
(11) Galien trad. Daremberg p. 721.
(12) Christanus, Enchir. p. 757.
(13) Galien. De l'utilité des parties du corps lib. III cap. X.
(14) Ibid. lib. VI cap. XII.
(15) Ibid. lib. VI cap. XIII.
(16) Ibid. lib. I cap. III.
(17) Celse, Opera lib. IV cap. IV.
(18) Ibid. lib. IV cap. VIII.
(19) Ibid. lib. V. cap. XXVII.
(20) Galien, Thériaque à Pison.
(21) In Mousson-Lanauze.
(22) Ibid.
(23) Bruele Praxis p. 160.
(24) D'Istria, Surnaturel végétal.
(25) In Mousson.
(26) Erastus de occultis. cap. LI.
(27) Guaynerius, Opus lib. VII ch. VII.
(28) Bertinus Medic. p. 517.
(29) Erastus loc cit. cap. XXIII et cap. LI.
(30) Bruele Praxis p. 52.
(30 *bis*) Caprivaccius, Methodus. p. 184.
(31) Erastus loc. cit. cap. LI.
(32) Bertinus Medic. p. 516.

(33) Schwenkfelt, Thesaur. pharmac.
(34) Myrepsius, Opus.
(35) Christianus Enchir p. 112.
(36) Bertinus Medic. p. 520.
(37) Ioubertus Isagoge p. 165.
(38) Villanovanus Opus lib. II p. 57.
(39) Pisonius De cognoscendis p. 355.
(40) Pernumia Nova ac. p. 573.
(41) Marquandius Practica p. 191.
(42) Bertinus Medic. p. 516.
(43) Fuchsius Méthodus p. 278.
(44) Bertinus Médic. p. 518.
(45) Faventinus Practica p. 323.
(46) Heurnius Praxis p. 185.
(47) Mercurialis Tractatus lib. II. cap. 22 p. 73.
(48) Alexandrinus In Galeni. p. 657.
(49) Pisonius de cognosc. lib. III cap. XXIII p. 631.
(50) Pernumia Nova ac. p. 531.
(51) Wecker Secrets p. 206.
(52) Pernumia Nova ac. p. 497.
(53) Bertinus Medic. p. 517.
(54) Erastus de occultis. cap. LI.
(55) Amatus Curat. med. p. 25.
(56) Erastus loc. cit. cap. XLV.
(57) Christianus Enchir. p. 652.
(58) Bertinus med. p. 518.
(59) Pernumia Nova ac. p. 555.
(60) Erastus loc. cit. cap. LI.
(61) Bertinus Med. p. 518.
(62) Caprivaccius Methodus p, 765.
(63) Bertinus Med. p. 516.
(64) Pernumia p. 534.
(65) Caprivaccius Methodus p. 852.
(66) Pisonius de cognosc. lib. III cap. XLVII p. 770.
(67) Erastus loc. cit. cap. XXI.
(68) Bertinus med. p. 519.
(69) Alexandrinus in Galeni p. 735.
(70) Actuarius de medicament. p. 112.

(71) Wecker Secrets p. 245.
(72) Gordonius Opus lilium p. 57.
(73) Mercurialis Tractatus lib. II cap. XXIII p. 75.
(74) Caprivaccius Methodus p. 1198.
(75) A. Paré. Œuvres lib. XXIII cap. XXIII.
(76) Ibid. lib. XXIII cap. XX.
(77) Wecker Secrets p. 245.
(78) Alexandrinus In Galeni p. 735.
(79) Wecker Secrets p. 199.
(80) Fuchsius de sanandis p. 283.
(81) Fuchsius de curandi ratione p. 670.
(82) Christianus p. 233.

NOTES DU CHAPITRE III

(1) Rabelais Gargantua ch. X.
(2) Mercurialis Tractatus lib. I cap. XIII p. 28.
(3) Ibid lib. I cap. XVI p. 32.

NOTES DU CHAPITRE IV

(1) Littré, Introd. à la trad. d'Hippocr.
(2) Hippocr. du régime lib. IV § 86.
(3) Rabelais lib. III ch. XII.

BIBLIOGRAPHIE

Actuarius. — De medicamentorum compositione Ruello interprete. *Parisiis, Bogardun,* 1546.

Alexandrini a Neustain. — In Galeni praecipua scripta annotationes quae commentariorum loco esse possunt. *Basilae, Perna,* 1581.

Amati Lusitani. — Curationum medicinalium centuriae nunc primum editae. *Lugduni, Gabianus,* 1556.

Bain. — Un anatomiste au XVI[e] siècle : Vésale. *Th. Montpellier,* 1908.

Benedictus. — Omnium a vertice ad calcem morborum signa, causae indicationes et remediorum compositiones. *Basilae, Henricus Petrus,* 1539.

Bertini. — Medicina libris viginti methodice excerpta. *Basiliae, Waldkirchius,* 1587.

Bertotiis. — Therapeutica, sive methodus generalis medendi ex Hippocratis, Galeni et Avicennae placitis, scripta ac in ordinem redacta. *Ludguni, Candidus,* 1588.

Bruele alias Brant (Gualtheri). — Praxis medicinæ theorica et empirica familiarissima. *Lugduni Batavorum ex offic. plantin. apud Raphelengium,* 1599.

Caprivaccius. — Methodus pratica medicinae. *Lugduni, Roussin,* 1597.

Celse. — Traité de médecine ; texte latin d'après l'édition

de Léonard Targa; traduction française de Nimin. *Paris, Delahays,* 1855.

Chomel. — Essai historique sur la médecine en France. *Paris, Lottin,* 1752.

Christianus. — Enchiridion medicum de cognoscendis curandisque tam externis quam internis humani corporis morbis. *Basilae, Oprinianus,* 1583.

Clerc (Daniel Le). — Histoire de la Médecine. 2e *édit., La Haye, Van der Kloot,* 1729.

Daremberg. — Histoires des sciences médicales. *Paris Baillière,* 1870.

Dezeimeris. — Lettres sur l'Histoire de la Médecine. *Paris, chez l'auteur,* 1838.

Dora d'Istria. — Le surnaturel dans le monde végétal, *Revue des Deux-Mondes,* 1er *avril* 1879.

Erastus. — De occultis pharmacorum potestatibus, quid et quotuplices ea sint. *Basiliae, Perna,* 1574.

— Disputationum medicinalium volumen doctissimum in lucem editum studio Maderi. *Tiguri, apud Uvolphium,* 1595.

Faventini de Victoriis. — Pratica medicinalis cum scholiis Kufneri. *Lertotius,* 1593.

Feneriis. — Vera medendi methodus, duobus libris comprehensa. *Lugduni, Cloquemin,* 1574.

Fernelii. — Universa Medicina, tribus et viginti libris absoluta. *Lutetiae Parisiorum, Wechelus,* 1567.

— Traductions d'œuvres diverses par de Theil. *Paris, Guignard,* 1655.

Fonseca. — In septem aphorismorum Hippocratis libros commentaria. *Venetiis, de Franciscis,* 1595.

Fontanonus. — De morborum internorum curatione. *Lugduni, Frelonius,* 1560.

Fornarina. — Opus medicum. *Lugduni, Frechsel,* 1490.

Freind. — Histoire de la médecine; trad. française. *Paris, Vincent,* 1728.

Fuchsius. — De curandi ratione libri VIII. *Lugduni, Fornerius,* 1548.

— De sanandis totius humani corporis... tam internis quam externis malis libri V. *Lugduni, Rovillius,* 1546.

— Methodus seu ratio-compendiaria cognoscendi veram solidamque medicinam. *Parisiis, Dupuys,* 1550.

Galien. — Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales: trad. Daremberg. *Paris, Baillière,* 1854.

— Des tumeurs oultre le coustumier de nature; trad. par Tolet. *Lyon. Et. Dolet,* 1541-42.

Gordonii. — Opus lilium medicinae inscriptum de morborum prope omnium curatione, septem particulis distributum. *Lugduni, Rovillius,* 1551.

Guaynerius. — Opus praeclarum ad praxim medicinae non mediocriter necessarium. *Lugduni, Farin,* 1535.

Heurnius. — Praxis medicinae nova ratio. *Lugduni Batavorum, ex offic. Plantin apud Raphelengium,* 1595.

Hippocrate. — Œuvres complètes; trad. Littré. *Paris, Baillière,* 1839-1864.

Iouberti. — Erreurs populaires touchant la médecine. *Lyon, Rigaud,* 1602.

— Isagoge therapeutices methodi. *Lugduni, Pesnot,* 1578.

— Medicinae praticae priores libri tres. *Tertia editio, Lugduni, Pesnot,* 1577.

Kulnholtz. — Cours d'histoire de médecine. *Montpellier, Castel,* 1837.

Landouzy. — Leçon d'ouverture du cours de thérapeutique. *Paris, Carré,* 1894.

Liebaut. — Quatre livres de secrets de médecine. *Lyon, Rigaud,* 1593.

Marquardi. — Practica Theorica empirica morborum interiorum. *Spirae, Albinus,* 1592.

Mercurialis. — Tractatus de compositione medicamentorum. *Venetiis, Iuntas,* 1590.

Mousson-La Nauze. — De l'empirisme vers la raison. *Librairie de la Pipérazine Midy.*

Musae. — Examen omnium simplicium quorum usus est in publicis officinis. *Lugduni, Vencentius,* 1556.

Myrepsi (Nicolae). — Medicamentorum opus in sectiones quadraginta octo digestum... a Fuchsio e graeco in latinum recens inversum... et annotationibus illustratum. *Lugduni, Arnoletus,* 1549.

Nicolai. — Dispensarium magistri Nicolai. *Lugduni, Crespin,* 1636.

Oribase. — Œuvres; trad. Bussemaker et Daremberg. *Paris, Imprimerie Nationale,* 1851-1858.

Paré (Ambroise). — Œuvres complètes publiées par Malgaigne. *Paris, Baillière,* 1840-41.

Pernumia. — Nova ac plane singularis omnes totius corporis humani affectus praeter naturam medendi ratio. *Francofurdi, haeredes Wecheli,* 1595.

Pisonis. — De cognoscendis et curandis praecipie internis humani corporis morbis libri tres. *Francofurdi, Haeredes Wecheli,* 1585.

Rabelais. — Œuvres; librairie des Bibliophiles. *Paris, Jouaust.*

Renouard. — Histoire de la médecine. *Paris, Baillière,* 1846.

Salii Diversi. — De febre prestilenti tractatus, et curationes quorumdam particulorum morborum. *Francofurdi, Haeredes Wecheli,* 1586.

Schwenkfelt. — Thesaurus pharmaceuticus, medicamentorum omnium fere facultates et preparationes continens. *Basilae, Frobenianus,* 1587.

Soto. — Commentationes in Hippocratis libros. *Madriti, Sanchez,* 1594.

Sprengel (Kurt). — Histoire de la Médecine; trad. Jourdan. *Paris, Deterville et Desoer,* 1815.

Sylvius. — De febribus commentarius. *Parisiis, Drouart,* 1554.

— In Hippocratis elementa commentarius. *Parisiis, Gasellus,* 1542.

— Morborum internorum propè omnium curatio brevi methodo comprehensa. *Parisiis, Drouart,* 1554.

— La pharmacopée de M. Sylvius, médecin de Paris, traduite sur l'édition latine de 1557, par Caille. *Lyon, Huguetan,* 1603.

Tornamira. — Decanus montispessulanus. Opus medicum. *Lugduni, Trechsel,* 1490.

Trincavelii. — De compositione et usu medicamentorum. *Basiliae, Perna,* 1571.

Valleriola. — Loci medicinae communes tribus libris digesti. *Lugduni, Haeredes S. Gryphi,* 1562.

Villanovani (Arnaldi). — Praxis medicinalis cui accesserunt tractatus aliquot partim exoterici, partim chimici. *Lugduni, Stratius,* 1586.

Warenius et Tanckius. — Nosologia seu adfectuum humanorum curatio hermetica et galenica thesibus comprehensa. *Lipsiae, Lantzenberger,* 1605.

Wecker. — Le grand thrésor ou dispensaire et Antido-

taire; trad. sur l'édition latine de 1574 par Du Val, *Genève, Gamonet,* 1626.

— Secrets et merveillés de nature recueillis de divers auteurs et divisés en XVII livres, traduits en français par Meyssonier. *Lyon, Soubron,* 1596.

Vu et permis d'imprimer:
Montpellier, le 26 mars 1914.
Le Recteur.
Ant. BENOIST.

Vu et approuvé :
Montpellier, le 24 mars 1914
Le Doyen.
MAIRET.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Etre suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leur enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !